

Jean Cimon (1923-2016), gardien de la mémoire d'un autre siècle

Alex Tremblay Lamarche

Number 127, Fall 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/83719ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Tremblay Lamarche, A. (2016). Jean Cimon (1923-2016), gardien de la mémoire d'un autre siècle. *Cap-aux-Diamants*, (127), 37–38.

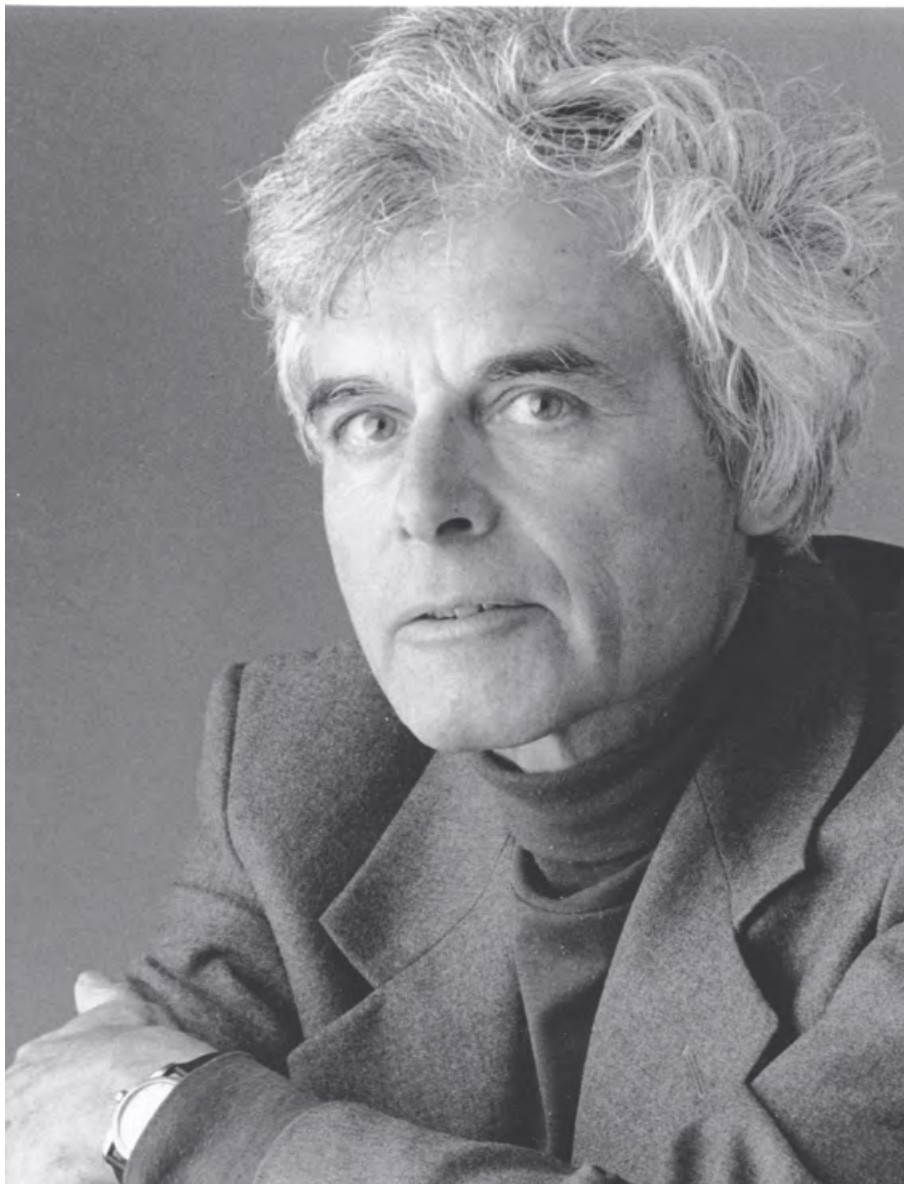
JEAN CIMON (1923-2016)

GARDIEN DE LA MÉMOIRE D'UN AUTRE SIÈCLE

Le 22 janvier 2016 s'éteignait l'urbaniste Jean Cimon au terme d'une courte maladie. Avec son départ s'envole la mémoire d'un autre siècle, car cet urbaniste de profession était également passionnément épris d'histoire, de littérature et de patrimoine. Toute sa vie, il s'est ainsi fait un devoir de préserver et de transmettre la riche tradition orale que lui avait léguée sa grand-mère maternelle, Elmire Tessier Verge (1869-1954).

Né dans la paroisse Saint-Cœur-de-Marie le 28 mars 1923, Jean Cimon grandit sur « Park Avenue » dans une famille bien en vue de la Haute-Ville de Québec. Son père, Hector Cimon, est secrétaire général et vice-président de la compagnie Price Brothers, papetière dont les revenus étaient supérieurs à ceux de la province de Québec dans les années 1930, aux dires de ce dernier. Sa mère, Aline Verge, est issue d'une famille de notables de la ville, descendants de loyalistes. Bien que la famille Verge se soit en partie assimilée à la majorité canadienne-française depuis plusieurs générations comme en témoignent sa conversion au catholicisme et de nombreux mariages, elle demeure attachée au monde britannique au début du XX^e siècle. Comme le rapporte Jean Cimon, son grand-père maternel, le docteur Charles Verge, ne s'adressait qu'en anglais à sa fille Aline. Qui plus est, une fois adulte, cette dernière continue à s'inscrire dans cet univers culturel en lisant le *Montreal Star*, en entretenant plusieurs amitiés avec des anglophones et en adhérant à l'Imperial Order Daughters of the Empire.

Dès son enfance, Jean Cimon prend conscience qu'il évolue dans un uni-



À une époque où le Québec n'avait d'yeux que pour la Nouvelle-France et pour le passé de la majorité canadienne-française, Jean Cimon a contribué à préserver une mémoire plus récente et à la mettre en valeur. (Coll. famille Cimon).

vers à cheval entre deux cultures. Park Avenue compte d'ailleurs à l'époque pratiquement autant de familles anglophones que francophones, et les petits Cimon en profitent pour livrer des

batailles de boules de neige épiques aux petits Smith – leurs voisins d'en face – lorsque l'hiver vient. À l'école primaire francophone Saint-Dominique de la rue Bourlamaque, il se nourrit

des cours d'histoire du frère Épiphané. Il y découvre une tout autre vision de l'histoire du Canada que celle véhiculée dans le milieu familial, au grand dam de sa mère et de sa grand-mère : « En classe, c'était le refus du monde (la nostalgie stérile de l'âge d'or de la Nouvelle-France) "des Anglais" qui nous submergeait, c'était l'insularité du repliement sur soi [...] ; à la maison, c'était l'ouverture au vingtième siècle anglo-saxon qui multipliait nos horizons. »

Cela n'empêche pas pour autant Jean Cimon de conserver une grande complicité avec sa grand-mère maternelle dont il recueille les souvenirs avec intérêt. Sa curiosité pour la mémoire familiale, l'histoire et les lettres est également alimentée par la figure de « l'oncle Thomas » (son parrain, l'historien Thomas Chapais) : « L'oncle Thomas de mon enfance était le grand prêtre, l'icône vivante de la famille Cimon qui lui faisait la visite rituelle du jour de l'An dans sa maison tapissée de livres de la rue du Parloir dans le Vieux-Québec. Être admis dans le salon d'un écrivain alors célèbre – aujourd'hui oublié –, être son filleul par surcroît, fut peut-être à l'origine de mon désir secret d'être un jour un écrivain. »

Si la vie n'a pas amené Jean Cimon à se consacrer à une carrière littéraire à proprement parler, il n'en a pas moins pour autant œuvré à consigner, publier et mettre en valeur la mémoire d'un monde qui s'est tranquillement estompé. Ce monde, c'est celui de Park Avenue, devenue l'avenue du Parc avec le départ de nombreux anglophones vers Montréal et Toronto, mais aussi celui de toutes ces bonnes familles qui ont peuplé les salons de Québec durant les deux derniers siècles.

Grâce à son entreprise, on connaît mieux aujourd'hui l'intimité des élites de jadis, et les chercheurs qui s'intéresseraient à ces questions – mais aussi à la naissance de la profession d'urbaniste au Québec – peuvent disposer du riche fonds d'archives qu'il a déposé à Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BAnQ-Q, P722).



Enfant, Jean Cimon adorait visiter sa grand-mère à son appartement du Claridge chez qui il trouvait « un genre d'exotisme, une ambiance européenne » qui l'impressionnait. Les tapis d'Orient, les meubles en bois d'ébène, les reliures magnifiques, les verres à vin au galbe exquis et les cartes postales « d'une beauté inconnue en Amérique » exerçaient chez lui une fascination dévorante (Elmire Tessier-Verge à son appartement du Claridge de la Grande Allée, à Québec, vers 1945. BAnQ, Centre d'archives de Rimouski, fonds Ulric J. Tessier, P1, S200, P154).

Son attachement pour le Québec du XIX^e siècle l'amène également à s'engager activement dans la réinsertion dans l'espace public et la mémoire collective de certaines figures historiques moins bien connues dans la deuxième moitié du XX^e siècle telles

que le journaliste Arthur Buies. Il faut dire que le petit-fils d'Elmire Tessier Verge en a longuement entendu parler plus jeune puisque sa grand-mère avait une affection particulière pour le pamphlétaire (petit-cousin de son père, au demeurant). Selon Cimon, elle en aurait même été secrètement amoureuse...

Si Buies est d'ailleurs autant connu aujourd'hui après avoir été relégué aux oubliettes pendant plusieurs décennies en raison de ses idées anticléricales, c'est en partie grâce aux efforts de Jean Cimon.

Au tournant des années 1960, alors urbaniste à Rimouski, il profite de l'expansion urbaine de la ville pour tracer le boulevard Arthur-Buies et ramener le nom du personnage dans l'espace public. Fait intéressant, il prend soin d'en faire une artère plus large et importante que la rue de l'Évêché pour donner à l'écrivain une douce revanche sur le pouvoir clérical. Par la suite, il s'intéresse de près aux travaux d'édition des écrits de Buies effectués par Laurent Mailhot et Francis Parmentier. En 2001, il propose, avec ce dernier, toute une série d'événements pour célébrer le centième anniversaire de la mort du chroniqueur. Si certains donnent l'impression de n'avoir, hélas!, pas vu le jour, faute de fonds ou d'intérêt de la part des décideurs politiques, quelques-uns se concrétisent. En effet, en novembre de cette année-là, à l'initiative de Jean Cimon, une cinquantaine de personnes se retrouvent ainsi au cimetière Notre-Dame-de-Belmont pour inaugurer un monument à la mémoire du journaliste. L'œuvre,

une sculpture de fer tout en courbes de l'artiste Loretta, érigée au-dessus de la stèle de Buies, attire depuis l'œil des promeneurs devant la tombe de l'écrivain.

Alex Tremblay Lamarche